

De l'usine à l'intime. Mise au travail par la *maquila* et vies d'ouvrières¹.

Natacha Borgeaud-Garciandía
CONICET/FLACSO

Sur fond de travail ouvrier dans l'industrie de la sous-traitance textile au Nicaragua, les observations et réflexions qui suivent cherchent à dégager les multiples éléments qui témoignent de la profonde pénétration des exigences liées à la mise au travail par la *maquila* dans les moindres recoins de la vie des ouvrières. La question posée pourrait être la suivante : prenant appui sur ce que nous livrent leurs récits², quels arrangements les ouvrières opposent-elles – consciemment ou pas – à l'organisation du travail en provenance de l'usine ? Le verbe opposer doit être entendu ici non pas comme opposition et obstacle, mais comme réponse. Nous nous trouvons à Managua, la capitale du pays, auprès d'ouvrières des *maquiladoras*, entreprises sous-traitantes du textile qui produisent des heures durant tous types de vêtements aussitôt exportés aux Etats-Unis aux firmes leur ayant passé commande³. Les ouvrières représentent plus des deux-tiers de la main-d'œuvre. Elles sont (presque) toutes mères. Elles sont (presque) toutes responsables de leur famille. Et lorsque l'on se penche sur l'impact des exigences du travail sur l'organisation de la main-d'œuvre, force est de reconnaître que les femmes, par leurs rôles de pourvoyeuses principales tant du point de vue économique que familial-affectif, sont bien davantage concernées que leurs homologues masculins. Et c'est en tant que pivot familial qu'elles sont ici présentes. La plupart des usines, qui bénéficient d'exemptions fiscales et douanières extrêmement avantageuses, sont, quant à elles, d'origine asiatique (Taïwan, Corée) et étasunienne. Elles se sont installées dans les années 1990, suite à la chute du gouvernement sandiniste et l'ouverture des marchés l'ayant accompagnée. Les gouvernements successifs, en soif d'emplois, se félicitent de l'aubaine. Qualifiées par le gouvernement de Bolaños (2002-2007) de « patrimoine économique de la Nation », elles deviennent rapidement les plus importantes pourvoyeuses de nouveaux emplois et trouvent ainsi légitimité auprès de l'ensemble des acteurs (Borgeaud-Garciandía, 2010).

Sur fond du sentiment partagé par les ouvriers et les ouvrières qu'il n'y a d'autre choix d'emploi que la *maquila*, les conditions de travail et de mise au travail, en particulier l'insécurité constante qui s'en dégage, sont profondément éprouvantes. Bien que l'on ne puisse s'étendre en détail, un rapide aperçu des contraintes qui s'exercent chaque jour, des heures durant, sur les ouvrières est indispensable à notre réflexion. Bien que « formel », il s'agit d'un emploi précaire, où la menace de renvoi et les démissions sont monnaie courante.

¹ Ce texte est une version remaniée de l'article «Dominación laboral y vida privada de las obreras de maquilas textiles en Nicaragua » publié en 2009 par la revue *Trace*. Je remercie Helena G. pour son aide à la traduction. Je remercie de même l'évaluateur qui s'est penché avec tant de soin sur ce texte, ainsi que Stephen Bouquin pour ses commentaires.

² Ces entretiens font partie du travail empirique qui fut réalisé dans le cadre de ma recherche doctorale (Borgeaud-Garciandía, 2008).

³ Dans les maquilas étudiées, l'organisation du travail emprunte des éléments propres au taylorisme et au fordisme – par exemple la séparation verticale puis horizontale des tâches ; un mode de contrôle vertical, centralisé et rigide, ou encore la chaîne – ainsi que, face à la nécessité de s'adapter aux exigences de leurs clients, des éléments du toyotisme, comme le « just-in-time » (ou flux-tendu) couplé à la « qualité totale » et la flexibilité accrue du travailleur au sein de l'usine. A notre sens, le travail à la maquila, son organisation, les contraintes qui s'y exercent, relèvent moins d'une « exception » que d'une situation aux traits exacerbés, pouvant fonctionner tel un idéal-type.

Les ouvrières et les ouvriers travaillent de 5 à 7 jours par semaine et les heures supplémentaires – qui imprègnent chaque récit – sont obligatoires, de 2 heures par jour à toute la nuit jusqu’au petit matin. Les organisations syndicales sont menacées, les mouvements physiques des travailleurs sont contrôlés, leurs corps palpés plusieurs fois par jour au cours de fouilles, les relations de travail sont limitées entre les travailleurs, nulles avec la haute hiérarchie, arbitraires et écrasantes avec les contremaîtres. La vie dans l’usine peut être définie par les termes de contrôle, de contrainte et d’arbitraire. À la dureté des conditions physiques s’ajoute un sentiment constant de menace et de peur. Pour préserver cet emploi, mais aussi pour obtenir un salaire au rendement correct, il faut travailler de nombreuses heures supplémentaires, maintenir une relation la plus apaisée possible avec le contremaître qui détient un pouvoir de renvoi dont il peut user à discrétion, répondre aux exigences de production, ne pas répondre aux humiliations diverses, etc. Mais aussi contrôler autant que faire se peut les aléas de la vie « hors travail » qui pourraient venir perturber le travail de l’ouvrière à l’usine. Elle doit à ces fins organiser tout aussi efficacement l’ensemble de sa vie hors usine.

L’ouvrière, mais aussi l’unité domestique et la famille élargie toute entière se trouvent prises dans cette tourmente où l’énergie des uns et des autres tend à éviter que la machine ne se grippe. Pour l’ouvrière, le savant dosage visant à préserver ce fragile équilibre s’incarne déjà dans l’organisation qu’elle-même s’impose à l’usine, dans le rythme *sui generis* qu’elle adopte, et qui capture le reste de son temps et de ses activités, et impose une discipline aux autres membres de la famille. Ce sont les premiers points que nous aborderons. Ces arrangements ont évidemment un coût. A travers eux, les exigences en provenance de l’usine dans ces conditions de vie difficiles touchent les rouages les plus intimes des relations familiales et affectives, elles fixent les termes des échappatoires, contraignent les désirs, jouent sur la perception du temps. La deuxième partie de ce texte abordera ces aspects-là. Ce coût est très élevé, il atteint les travailleuses et, à travers elles, les proches et les enfants, à ne pas en douter sur le long terme.

1-Travail, organisation de l’ouvrière au sein et en dehors de l’usine

Afin d’être en mesure de faire face aux contraintes imposées depuis l’usine, les ouvrières (dont beaucoup sont seules responsables de leur famille⁴) doivent procéder à une stricte distribution de leur temps et de leur énergie, aussi bien dans l’usine qu’en dehors de ses murs. Ainsi, les effets liés à l’incertitude intrinsèque à ces emplois doivent-ils pouvoir être, partiellement au moins, tenus à distance. Que l’ouvrière soit obligée de travailler toute la nuit, qu’elle donne son congé ou qu’elle soit objet de renvoi, c’est la famille élargie qui représente un élément central pour amortir les conséquences du changement soudain. Ceci n’est pas important uniquement en termes de planification du temps et des activités, mais également d’économie psychique : il est important, vital même – pour tenir le coup, pour ne pas se laisser envahir par les pressions et les incertitudes, pour continuer de travailler et produire, enfin pour atteindre à un minimum de contrôle sur son propre temps – de ne pas perdre le

⁴ Selon le Fideg (Fundación Internacional para el Desafío Económico Global), 34,5% de foyers citadins ont à leur tête une femme ; 6 familles sur 10 sont des familles « élargies » qui comptent enfants, compagnons des enfants, et petits-enfants. 80 % des femmes chefs de famille exercent une activité informelle, dont les revenus représentent 37,4 % du panier alimentaire de base. Selon les auteurs de l’article qui rapporte ces statistiques du Fideg, de nombreuses femmes se sont retrouvées seules notamment à cause de la guerre des années 1980, des flux migratoires vers l’extérieur et de « la croissante irresponsabilité des pères » (Agurto et Guido, 2004). Sur la totalité des ouvrières rencontrées au cours de mon travail de terrain, 80 % ont des enfants et parmi elles plus de 60 % n’ont pas de conjoint et sont donc mères célibataires.

rythme : le rythme de production et de travail qui, à son tour, rythme la vie familiale et la vie privée.

Situons-nous, dans un premier temps, au sein de l'usine. L'ouvrière se doit de respecter les horaires imposés (sans compter les heures supplémentaires prévues ou non) et le rendement exigé. À l'organisation du travail conçue par l'entreprise répond alors une *auto-organisation* rigoureuse, dans et hors de l'établissement, de la part de la travailleuse. Si ce mode de gestion lui permet d'accomplir son travail tout en préservant, dans la mesure du possible, son propre équilibre et lui permet de faire face à sa fatigue, elle répond et soutient l'organisation du travail imposée par l'entreprise et améliore sa productivité. Par exemple, la crainte d'arriver en retard sur son lieu de travail au risque de perdre les primes de la quinzaine et, éventuellement, la production du jour, conduit la travailleuse à arriver à la zone franche une demi-heure avant l'horaire imposé. Pour les femmes, qui s'acquittent d'une partie de leurs tâches domestiques avant de se rendre au travail (ranger la maison et préparer les repas de leurs enfants pour la journée), cette précaution implique de se lever des heures avant l'aube. Arrivées tôt à l'usine, elles préfèrent, plutôt que d'attendre passivement l'heure réglementaire du début de l'activité (sept heures), se mettre au travail et prendre de l'avance sur la production journalière. Cette discipline vaut pour la pause déjeuner : sortir du périmètre de l'usine est interdit et la chaleur insupportable, il est donc préférable de retourner sur son lieu de travail et de reprendre progressivement la production.

Les travailleuses elles-mêmes contrôlent sévèrement leur propre activité de façon à atteindre l'objectif de production qu'elles se sont imposées et améliorer ainsi leur salaire grâce aux primes au rendement⁵. Il arrive que la travailleuse s'autorise à voler trois minutes au travail et à la surveillance (trois minutes qui décompressent), dans ce cas-là aussi l'auto-organisation est au bénéfice de la productivité. Cette pause usurpée leur permettra d'être plus efficace au cours de leur activité de production, les besoins qui « peuvent attendre » seront alors réprimés comme se rendre aux toilettes, ou boire de l'eau, ou se rendre à l'infirmierie.

L'auto-organisation se combine au contrôle de soi face à la peur de se sentir jugée (« elle va trop souvent aux toilettes », « elle n'est pas malade », « elle ne veut pas travailler », etc.). « Il n'y a jamais de neutralité des travailleurs par rapport à ce qu'ils produisent », observe Christophe Dejours (1980 : 49). Ainsi, aussi bien l'organisation de son temps et de sa production que la gestion individualisée de la pression du travail, l'infime contrôle que la travailleuse préserve sur son activité contribue à maintenir sa capacité de travail et la productivité. La travailleuse rattrape elle-même ses propres « temps morts ». La durée du déjeuner sera réduite, les minutes volées au travail et nécessaires à la décompression seront brèves, non seulement pour éviter les reproches mais, surtout, pour ne pas briser le rythme du travail. Toute l'énergie de la travailleuse vise à contrôler la cadence et la production sans y perdre son souffle. Chaque ouvrier, chaque ouvrière, usera de cette petite marge de manœuvre

⁵ A titre indicatif, le salaire de base dans le secteur des Industries Sujettes à un Régime Fiscal Spécial était estimé en 2006 à C\$ 1480, soit la moitié de ce qui correspondait alors au « panier des ménages » (estimé à 3046 C\$ ou, à ce moment là, 163 US). Si l'on considère les salaires minimums dans les diverses branches, on s'aperçoit qu'il n'est ni le plus bas, ni le plus élevé. Ainsi, par exemple, le salaire minimum était de C\$ 1212.70 dans l'industrie manufacturière ; C\$ 2018.40 dans la construction, les établissements financiers et les assurances ; C\$ 1654.30 dans les transports, restaurants, hôtels, commerce ; C\$ 1264.40 pour les services sociaux, domestiques et personnels ; C\$ 1124.76 pour les gouvernements centraux et municipaux, etc. (*La Prensa*, 29 janvier 2007). Mais on entend peu parler du salaire minimum, tant celui-ci dépend fortement de la production, du rendement et des primes. Or, pour parvenir à « se faire » un salaire plus ou moins « correct », l'ouvrier doit effectuer les heures supplémentaires exigées par l'entreprise et dépasse très largement les 48 H de travail hebdomadaire, établies par la loi. Le salaire dépend ainsi de longues heures de travail intensif.

qu'il s'impose à soi-même, pour tenter de s'adapter au travail et adapter le travail à soi. Pour pouvoir le réaliser et se plier à sa pression.

Araya nous présente un exemple d'auto-organisation de l'ouvrière au travail : « j'arrive à 7 heures du matin et je commence à travailler. Je travaille... je lance mon travail, je produis, je produis, je produis. A 9 heures du matin j'arrête. Je sais qu'à cette heure j'ai tant de paquets prêts, alors je coupe, là, là, là. A 11 heures du matin j'ai préparé et achevé tout ce travail. Fini. A 11 heures du matin je lance à nouveau plus de travail. Je sais combien j'en fais. Je travaille par quantité, je sais à combien de paquets ça correspond. Et à 2 heures je me remets à couper. Je sens que j'avance plus comme ça. Sauf s'il y a trop de braillements parmi les filles, alors j'en fais un (paquet) puis je coupe, un puis je coupe, pour ne pas les laisser sans travail. Mais quand il y a assez de travail, j'y vais, j'y vais. J'arrête à 2 heures de l'après-midi pour couper mais avant ça... je fume, je vais fumer ma cigarette et boire ma gorgée de café et je reviens à la machine. Je « tarde » peut-être mon petit quart d'heure, je vais me dégourdir, boire de l'eau... bien sûr, avec la crainte que *les Chinos* [hiérarchie asiatique] me surprennent car s'ils me voyaient ils me renverraient vite fait bien fait parce que je manque au règlement. Je reviens à ma machine, je continue à travailler. Il est 3 heures de l'après-midi et j'achève le travail de l'après-midi, pourquoi ? Parce que je sais qu'entre 4 heures et 5 heures il faut que je coupe tout ce travail. Je pars à 5 heures 15. Entre 4 heures et 5 heures je coupe. Je travaille moins que le matin, à cause du temps, parce qu'il n'y a qu'une heure, je commence à couper, là, là, là. A 5 heures je suis déjà en train de finir. De 5 heures à 5 heures 15, si je ne reste pas travailler [les heures supplémentaires], je nettoie ma machine, je prépare le travail pour le lendemain à côté de la machine, pour pouvoir arriver et travailler. Je nettoie ma machine, je passe un coup de balai dans mon coin, là, mon banc. A 5 heures 15 je suis prête ».

L'auto-organisation développée à l'usine par la travailleuse se retrouve également dans les activités qui se déploient en dehors de l'entreprise de façon à pouvoir accomplir le travail exigé. Il est surprenant de constater à quel point le rythme de ces activités hors usine rappelle en tout point celui de la production. Ce rythme s'impose dans l'espace privé de l'ouvrière dont les activités s'alternent dans une étonnante continuité ; elles sont minutieusement planifiées dans le temps (je me réveille à telle heure, je fais ma toilette à telle heure, je prépare le repas de telle à telle heure, j'attrape le bus, j'arrive à l'usine à telle heure, je fais tant d'assemblages de telle à telle heure, etc. et ceci sans discontinuer jusqu'à l'heure du coucher). Les fins de semaine diffèrent peu des jours travaillés dans la distribution des tâches et des loisirs. Le jour de repos, l'ouvrière se lèvera au plus tard à sept heures, chaque tâche (faire les courses et la cuisine, laver, repasser, s'occuper des besognes les plus importantes d'une maison) s'insère également dans un horaire très précis. Les plaisirs et la détente qu'elle s'autorise se fondent dans la même cadence : dormir un peu, regarder la télévision, recevoir la famille, se rendre au temple ou à l'église. Ainsi, la contrainte de l'usine s'insinue dans les corps et les esprits en épousant les espaces et les gestes du quotidien, ceux de la travailleuse, de l'ensemble des ouvriers, mais aussi, dans une certaine mesure, ceux de leurs proches.

Les horaires et les exigences du travail dans la *maquila* se répercutent sur l'organisation de l'ensemble de la journée et, partant, sur la famille. L'ouvrière ne peut se soustraire à l'obligation de rester à l'usine au-delà des heures réglementaires lorsque cela est exigé pour poursuivre la production ou boucler une commande. Pourtant, elle doit dans le même temps s'occuper de ses enfants ou bien trouver une solution de dépannage afin qu'ils soient surveillés et nourris pendant qu'elle poursuit son travail. Et les heures supplémentaires, mêmes imposées, sont économiquement indispensables. Alors que les pères et les compagnons sont souvent absents, ce sont les sœurs, les mères ou les belles-sœurs qui vont alors prendre soin

des enfants de la travailleuse quand celle-ci ne peut être là. Cette organisation pallie également les aléas de l'emploi des membres de la famille. Ce sont ainsi des familles entières de femmes qui s'organisent afin d'assurer un revenu, d'assurer la garde des enfants, tout maintenant la main-d'œuvre en bon état de marche. L'ouvrière renvoyée ou qui démissionne n'en pouvant plus de pression ou d'ennui, ira se ressourcer chez elle pour revenir un peu plus tard fraîche et dispo pour le travail. De retour au foyer, elle assurera la garde des enfants de la famille tandis qu'une mère ou une sœur prendra le relai à l'usine, assurant ainsi le revenu manquant. Ce *turn-over* garantit aux usines un personnel « en conditions de travailler » qui partira de lui-même quand il sera à bout (assurant même son propre remplacement !).

Cette organisation familiale ne s'effectue évidemment pas sans heurts. Par ses contraintes, le travail pénètre au plus intime. L'organisation du couple et/ou de la famille prend directement appui sur les liens affectifs. La solidarité, l'assistance mutuelle, l'amour sont les éléments mis à contribution pour que l'ouvrière puisse être disponible pour son travail, sans inquiétude pour ses enfants. Par contre, les tensions issues du travail peuvent également affecter ces liens. Qu'il s'agisse de la relation amoureuse, minée par les horaires interminables qui s'ajoutent aux difficultés objectives, notamment matérielles pour prospérer et se consolider, ou des échanges de services entre mères, filles et sœurs, l'organisation des membres de la famille en fonction des contraintes du travail ne fait pas que distribuer les individus, elle s'inscrit profondément au sein des structures familiales⁶.

2- Du travail à la sphère de l'intime

Partant de l'usine, nous avons été amenée à suivre les ouvrières dans l'espace affectif du foyer et de la famille. L'organisation des membres de la famille en fonction des exigences en provenance de l'usine et leur impact sur les liens familiaux nous en ont donné un avant-goût. L'approche que nous développons nous éloigne d'une dichotomie qui ferait du public et du privé des « sphères » s'excluant. On voit les obligations imposées à l'ouvrière pénétrant sa vie au plus personnel, tandis que l'inverse – les difficultés personnelles qu'on ne peut laisser à la porte de l'usine – est tout aussi réel. Si l'on distingue ici le privé et l'intime du quotidien familial et des relations affectives, de la vie à l'usine, c'est pour en appréhender, au contraire, les intrusions et la porosité des frontières. Comme le rappelle Robert Cabanes: « c'est sous l'angle du rapport entre l'évolution du monde du travail et celle de la vie domestique ou privée que l'on observe la modification des formes de domination » (2002 :16). La vie privée met en exergue l'impact des transformations du travail et de la mise au travail par la *maquila* dans la vie quotidienne de la population ouvrière.

L'activité a ainsi un retentissement certain sur l'organisation générale des familles, du plus anodin au plus intime, du temps et de l'espace de chacun aux relations sensibles unissant la travailleuse à ses enfants, à ses parents, à son conjoint et aux relations de ces êtres entre eux. Passant de l'usine à la famille, du public au privé, nous atteignons les frontières de l'intime – intimité entendue comme espace socialement autorisé et ratifié du secret et de la propriété de soi (Laé et Proth, 2002), et abordée à travers l'immixtion du travail dans le micro-monde des

⁶ Prenons l'exemple de Francisca qui quitte le foyer maternel afin que ses enfants ne dépendent d'aucune autre personne que d'elle-même et de son mari, mais qui réalise, une fois partie, qu'elle ne peut compter sur personne pour prendre soin d'eux pendant leur absence, sauf à rétribuer une aide familiale. Elle n'a d'autre choix que de se rapprocher à nouveau de sa famille d'origine mais elle garde de cette tentative avortée le souvenir amer d'un échec personnel. De retour au domicile maternel, la famille s'installe « à part », dans une cabane construite dans la cour de la maison familiale. Contrairement à sa fratrie, elle cuisine uniquement pour sa propre famille et donne des consignes précises pour le repas de ses enfants en son absence. Elle impose une distance, et cette différence ne manquera pas d'être cruellement soulignée par sa mère.

amours, des relations de couples, de la présence masculine, espace vulnérable s'il en est marqué, lui aussi, par un difficile ancrage. Dans ce monde privé, intérieur, dans l'intimité de l'élaboration des choix et des désirs, on retrouve les traces de la mise au travail par l'usine. Elle sera parfois vécue comme une intrusion agressive et chargée de rancœur (telles les entraves au désir de poursuivre ses études pour « s'en sortir »)⁷; d'autres fois, ses effets (sur ses projections amoureuses, par exemple) seront rapatriés dans le registre du choix individuel; à moins de se rendre responsable des conséquences de cette situation, en désignant vaguement la fatalité (l'absence de choix), particulièrement à propos de leurs enfants, pour lesquels elles ne sont pas présentes alors que leur rôle de mère l'exige : là, elles échouent, et ce sont à leur propres yeux elles seules, en tant que mères, qui échouent.

Bien qu'elles aient toutes ou presque des enfants, les possibilités de fonder une famille, un foyer autonome sont quasiment nulles. Parmi les familles ouvrières, la forme élargie est courante. Dans chaque foyer cohabitent plusieurs générations : parents, enfants, petits-enfants, gendres et brus. Les couples, de même que les jeunes ménages qui se forment, n'ont pas les moyens économiques pour construire leur propre foyer sur des bases solides, autonome et indépendant de celui de leurs familles d'origine. Ceux qui le tentent se trouvent alors à manquer cruellement des réseaux solidaires quotidiens (la mère, la sœur) soutenant l'organisation du travail salarié et des obligations domestiques, et se trouvent à devoir retourner au sein de leur famille élargie. A cheval entre l'exposition habituelle aux regards des personnes familières et l'idée présente de l'intimité comme lieu de repli à distance du regard des autres, les ouvrières qui le peuvent cherchent des solutions intermédiaires: par exemple, le cabanon dressé au milieu du patio de la maison commune. Presque unanimement, les travailleurs partagent ces désirs d'autonomie et l'impossible aboutissement de leur rêve. La promiscuité obligée menace l'équilibre des couples et exacerbe les tensions entre les membres de la famille, tandis que les travailleurs ne peuvent se passer de l'organisation et de la solidarité familiale. Bien entendu, les familles élargies ne sont pas le fait des *maquilas*. Elles sont très courantes parmi les foyers les plus modestes. Mais l'impossibilité de s'autonomiser peut être mis en relation avec les salaires insuffisants, l'incertitude de l'emploi et des horaires incertains, chaque journée de travail pouvant durer bien au-delà de l'horaire prévu. Malgré le désir de fonder un foyer autonome, la famille élargie s'impose comme la réponse rationnelle à la précarité de la situation des membres qui la composent: elle les protège ; elle est aussi fonctionnelle, car adaptée à la flexibilité et l'instabilité qu'imposent les *maquilas*.

La permanence d'une vie de couple est une gageure si l'on considère tous ces facteurs, que ce soit le foyer partagé, les horaires de travail longs et imprévisibles et la difficulté d'établir son indépendance. Ainsi, les histoires d'amour sont-elles marquées par l'inconstance, la fragilité, voire la fugacité. Des enfants naissent, certes, mais les amours ne durent pas. Consolider une relation amoureuse demande du temps, de l'énergie, de la disponibilité, or tout cela est devenu un luxe hors de leur portée. Concrètement parlant : où et quand les couples pourraient-ils s'épanouir ? Au fil des rencontres, les espoirs renaissent avant de retomber rapidement. Nombre de couples se forment au cours des nombreuses heures passées à l'usine. D'autres dans le quartier. Autour de l'usine ou autour de la maison, elles ont rarement l'occasion de quitter cet espace délimité entre l'un et l'autre. Lorsqu'elles sortent tard de l'usine, elles doivent encore affronter les reproches de compagnons fatigués de ces retards à répétition. Elles ne sont pas là pour les accompagner, ni là pour leurs enfants, ni là pour prendre en charge les diverses responsabilités domestiques qui, en tant que femmes, sont censées leur incomber. De leur côté, ces attentes se transforment en exigences auxquelles elles ne peuvent

⁷ Sur l'élaboration des frontières de l'intime en fonction du vécu des intrusions extérieures et la possibilité de les rapatrier (ou pas) dans le monde intérieur, voir (Kaufmann, 1996)

répondre à moins de quitter l'usine. Le temps, la fatigue, les exigences du travail s'immiscent dans les plis intimes de ces relations.

Hommes et femmes semblent vivre des histoires parallèles, qui parfois se croisent le temps d'amours qui tournent court. Ainsi, déceptions et conflits affectifs émaillent-ils les récits des ouvrières. Les hommes sont souvent associés à des images d'une grande dureté où l'ivresse, le mensonge et l'abandon le disputent à la brutalité, voire à la violence physique. Alors, au fil des expériences, loin de l'amour idyllique, l'homme attendu se doit-il de remplir une fonction pratique : il doit avant tout accepter les enfants et les respecter. Si cet « homme idéal » n'apparaît pas alors le mieux est de se débrouiller toute seule. Nombre d'ouvrières font cet ultime choix, pour préserver leurs enfants et ne pas ajouter de « problème » à une situation bien compliquée. Une fois construite une certaine stabilité, on ne la mettra pas en jeu pour le premier venu, du moins le donnent-elles à comprendre. Pour garder leur travail et assumer leurs responsabilités familiales, elles font le choix de sacrifier leur vie amoureuse, du moins tant que durera cette situation (qui a fâcheusement tendance à s'éterniser) ou la dépendance des enfants. Bien qu'elles reconnaissent et revendiquent le statut « dominant » de l'homme, chef de famille, il en est dans les faits tout autrement. Les hommes vont et viennent ; leur présence est étonnamment effacée et inconsistante. Célibataires ou en couple, les ouvrières sont conscientes du fait que rien n'étant acquis dans ce domaine, elles peuvent se retrouver brusquement seules avec leurs enfants. De même qu'elles pourraient perdre subitement leur travail, elles envisagent à tout moment le possible départ du conjoint.

Si elles échappent partiellement au pouvoir des hommes, elles se voient plus assujetties encore par la domination qui s'exerce à travers les conditions de travail et de vie : vie intime insignifiante et orientée vers les enfants dont il faut, jour après jour, assurer les besoins et qu'il faut protéger de l'insécurité. Dans ce contexte, le travail et le salaire des mères ouvrières acquièrent une importance particulière car, quoi qu'il arrive, elles assureront les besoins de leurs enfants. Les employeurs, pour leur part, savent qu'ils peuvent compter sur ces femmes qui, quel que soit leur caractère ou leur envie de travailler, feront tout pour assurer le minimum vital à leurs enfants.

Un autre aspect important de l'envahissement de la vie par l'emprise du travail se retrouve dans les temporalités que révèlent les récits de ces femmes ouvrières. Ainsi, les impératifs inhérents au travail dans la *maquila* ainsi que la fragilité et les exigences des conditions de vie imprègnent-elles les séquences temporelles et la vie des travailleuses. Au jour le jour, comme en témoigne la succession frénétique des activités quotidiennes et hebdomadaires, mais pas seulement : le temps présent s'étend, envahissant d'autres périodes de l'existence. Il s'impose, faisant apparaître la carence d'un temps à soi, ce temps précieux qui aiderait à construire des « réserves » (Castel, 2001) pour développer des stratégies. D'autres perspectives d'avenir semblent pourtant animer les jeunes ouvrières qui travaillent au sein des *maquilas*. Cependant, même lorsque qu'un incident en principe passager mène une travailleuse à intégrer la zone franche et l'usine dans l'esprit d'une solution temporaire, la dépendance envers la *maquila* se manifeste rapidement. Le salaire au rendement agrémenté de primes, ce salaire qui « dépend de soi », le recrutement aisé, conjugués à l'« absence d'alternatives » les incitent alors à s'accrocher à leur emploi, ou bien à revenir vers la zone franche à chaque nouveau problème. Cette dépendance est renforcée par l'impossibilité d'exercer d'autres activités en dehors du travail et des tâches domestiques.

Le désir manifesté de poursuivre ses études, en raison de ce qu'elles représentent encore en termes de promesse d'ascension sociale (et, en premier lieu, de quitter l'usine), et l'échec des

tentatives, est régulièrement mis en avant par les ouvrières. Peu d'entre elles, surtout parmi les plus jeunes, ne rêvent pas tout haut d'études qui permettraient de balayer l'unique horizon de la *maquila* – rêves toutefois largement modérés par le manque de moyens financiers et les enfants qu'il faut élever. Le schéma est toujours à peu près le même. L'ouvrière (ou l'ouvrier) entre à la *maquila* avec l'intention de travailler et de continuer à étudier le soir et les samedis. Très vite on parle d'heures supplémentaires (imposées *et* nécessaires) et il devient toujours plus difficile d'obtenir des « autorisations spéciales » de sortie. Production et salaire augmentent avec la dextérité. L'ouvrière manque un cours, deux, ..., il ne lui reste que l'heure du déjeuner – le seul repos de la journée – pour étudier. Les difficultés et la fatigue gagnent du terrain. Les heures supplémentaires sont étendues au samedi. Vient le temps des cours de rattrapage puis l'abandon. Travail et études sont inconciliables⁸.

Les formations désirées doivent, en tout état de cause, être « courtes et utiles » (économie, gestion, anglais). Hormis les quelques anciens étudiants universitaires devenus ouvriers, nul ne manifeste la volonté de s'engager dans un cycle long, comme si cette possibilité se situait hors d'une réalité imaginable pour soi. Les difficultés financières et les aléas de la vie conjugués aux impératifs du travail sont suffisamment puissants pour éloigner l'idée même que l'on puisse désirer une formation jugée trop longue, onéreuse et inatteignable ; même les formations courtes, *pratiques*, sont vues comme un but difficilement réalisable. Dans l'hypothèse où ils puissent achever une formation, d'anglais par exemple, et quitter la *maquila*, l'ironie du sort voudrait-elle qu'on les retrouve dans les tous nouveaux *call centers* qui, autorisés à bénéficier des avantages réservés aux zones franches, s'installent depuis peu dans le pays ?

Comme le passé réfuté, le futur se fonde dans le temps présent si dense et envahissant. Dans les récits de vie échangés, le futur est un temps absent. Face aux difficultés quotidiennes et au manque de perspectives qui marquent les récits, interroger le futur peut relever de l'incongruité, voire de la violence.

Clara, dix-neuf ans, emploie le conditionnel émoussant les possibilités de réalisation : « je voudrais continuer à étudier...mais après la naissance de ma fille j'ai dit que je ne le pouvais pas... et mes dépenses sont pour ma fille... Alors bien sûr que j'aurais aimé continuer mes études, être quelqu'un d'autre dans la vie car je suis arrivée à la deuxième année du secondaire et j'aurais aimé poursuivre mes études mais ça me paraît difficile à présent. Je me préoccupe pour ma fille, toutes mes dépenses sont pour ma fille ». Anita est trop occupée par son renvoi récent pour parler du futur : elle doit d'abord « sortir de ce problème ». Pour d'autres encore, ce sont les difficultés de s'imaginer un futur qui s'imposent, comme Ilsia, qui finit par lancer : « en réalité je n'imagine pas ce que je pourrais faire plus tard, je n'imagine pas ». Pour ceux qui essaient de se projeter au delà la *maquila*, l'avenir apparaît comme un futur à court ou très court terme qui pourrait en gros se résumer ainsi : finir ses études ou suivre une formation courte qui permettrait de quitter la *maquila* et « prendre un travail plus digne, moins fatigant, et me donner un peu plus à mes enfants » (Violeta). Mais ces songes fugitifs sont immédiatement rattrapés par la réalité : en y pensant bien, elle ne peut quitter la *maquila* avant le mois de décembre car elle perdrait ainsi le treizième mois et ce qui correspondrait aux congés payés (congés payés mais travaillés). Et l'argent est nécessaire

⁸ Un exemple parmi tant d'autres, Elena : « J'imaginai : je travaille huit heures, il me reste assez de temps et le samedi pour étudier, mais avec le problème des heures supplémentaires, j'étais déjà épuisée ; le salaire était parfois bon, parfois mauvais, je devais payer le loyer, le transport, les repas (...) (Au début) j'ai pensé que c'était facile, mais plus tard, quand le travail a commencé à exiger plus, et plus, et plus, je pensais toujours à étudier, mais...j'ai alors dû me décider pour l'un ou l'autre...le travail ne m'a pas permis d'étudier ».

pour se nourrir, donner à manger aux enfants, les habiller, etc. Et Violeta a dû payer des frais d'avocat élevés pour divorcer. Et il faudra payer l'école de ses enfants, le matériel scolaire, et faire des économies pour payer les études qu'elle veut reprendre. Quelles études doit-elle privilégier ? Les siennes ou celles des enfants ? Ou économiser plus encore et ouvrir une petite épicerie et, reprenant l'expression d'une autre travailleuse « finir de survivre ».

Le futur semble aussi nébuleux qu'imposant le présent. Sans un minimum de sécurité financière, sans possibilité de se perfectionner pour se penser en dehors de la zone, sans espoir de voir se modifier sa propre condition, il coûte de se projeter dans un futur quelconque. Pour ce faire il faut aussi pouvoir se consacrer à soi-même et les ouvrières privilégient leurs enfants. C'est à travers eux qu'elles se projettent. Avant tout, il importe de ne pas tomber malade afin qu'eux puisse se développer en se sentant « protégés » et devenir des femmes et des hommes « de bien ». Et se laisser aller à rêver d'un futur différent. Le futur encore en devenir des enfants peut être fantasmé loin des machines, derrière un bureau. Pas un futur « de riches », mais des futurs modestes et respectables, dignes et protégés. « J'ai tant de rêves ! » dit Yolanda, « Je voudrais voir mes enfants devenir des personnes de bien, des personnes avec une meilleure qualité de vie que celle que j'ai eue, que celle que je leur ai donnée. C'est pour cela que je les fais étudier, que je fais ce que je peux pour payer l'école. (...) Je ne veux pas les voir se tuer à la tâche comme ouvriers. Non, je veux les voir assis derrière un bureau. Je veux les voir devenir des personnes professionnellement préparées, et préparées pour la vie. Et moi je dois seulement donner le meilleur de moi-même maintenant pour qu'eux puissent arriver à ça. Je veux un futur meilleur pour mes enfants ».

Conclusion

Nous avons, dans les pages précédentes, cherché à retracer quelques-uns des aspects de la pénétration des exigences du travail dans la vie familiale et privée dont ont témoigné les ouvrières rencontrées. Ici, les aspects concrets des exigences du travail sont intimement liés à la mise au travail et au type d'emploi étudié. On travaille à la *maquila* parce que, outre l'emploi domestique et la vente ambulante encore plus dépréciés, « c'est tout ce qu'il y a ». Alors, face à l'« absence de choix », les ouvrières « célèbrent », à contrecœur, leur présence. La *maquila*, c'est la possibilité de travailler, et travailler est indispensable pour pouvoir vivre, soi et ses enfants. Ainsi, avec l'arrivée des *maquilas* dans les années 1990, des dizaines de milliers de femmes ont intégré un travail particulièrement précaire et flexibilisé. De manière exacerbée, il traduit une reconfiguration du travail et de l'emploi inexistants auparavant, ainsi que des formes de contraintes et des trames de domination qui s'exercent à travers eux. En cela, loin de se circonscrire aux frontières de la zone franche, ces reconfigurations du travail et ces formes de contraintes peuvent-elle apparaître avec plus ou moins de vigueur dans de nombreuses situations de travail de par le monde, nullement réservées aux pays « du Sud ». Agés de dix-huit ans à peine, les ouvrières les plus jeunes ne connaissent pas d'autre réalité, alors que les plus âgées idéalisent les conditions de travail en vigueur dans le passé tout en le sachant bien révolu.

Ce dont nous avons voulu témoigner dans ces quelques pages, c'est la perméabilité dont souffrent les espaces les plus intimes de la vie des ouvrières face aux contraintes du travail. Plus de zone protégée, plus de chasse gardée qui demeure complètement à l'abri. A l'usine, où l'ouvrière rythme production et pauses de manière à répondre à la productivité exigée ou auto-exigée, et hors de son enceinte, où famille, amours, « repos » journalier et hebdomadaire, tout semble suivre la cadence, irrésistiblement rattrapé par le rythme de la production et les aléas et incertitude des conditions d'emploi. L'existence de l'ouvrière et celle de ses proches

est entièrement traversée par sa mise au travail à la *maquila*. Outre la population ouvrière elle-même, ce sont diverses générations qui sont touchées par cette mise au travail et ses répercussions se manifesteront sur le long terme, bien au-delà de la situation présente. Tandis que l'ouvrière se trouve rivée à sa machine douze heures par jour pour pouvoir les alimenter, ses enfants se trouvent livrés à eux-mêmes, la grand-mère parvenant difficilement à contrôler les sept ou huit enfants et petits-enfants dont elle a la garde. Enfants souvent sans père, et dont la mère est absente. Certaines, la mort dans l'âme, songent à les remettre à un parent qui pourra s'occuper d'eux, puisqu'elles ne peuvent pas le faire. D'autres observent, impuissantes et soucieuses, leurs enfants adolescents et rebelles trop charmés par les gangs urbains. Ces mêmes enfants – de futurs ouvriers en puissance ? – pour lesquels elles s'éreintent chaque jour afin qu'il leur soit donné de les voir, un jour, « loin, très loin des machines ». A travers leur mise au travail salarié, ce sont pourtant bien leurs enfants qui sont touchés. Ironie du sort, ou sort partagé : que l'on songe, par exemple, aux enfants des travailleuses domestiques et du secteur du *care* qui migrent vers des cieux plus riches laissant derrière elles leur famille (Hochschild, 2008 ; Heinen et alii, 2009). Mieux nourris, bien propres, gardés par les mères du Sud dont les enfants restent au pays, ceux des parents pris par des carrières professionnelles exigeantes n'ont pas forcément non plus un sort très enviable. Mais un futur moins incertain, c'est plus que probable.

La mise au travail par la *maquila* témoigne de manière éloquente de formes de soumission et d'instrumentalisation de la sphère domestique (Lautier, 2006) à des fins de mise en disponibilité de la main-d'œuvre et de productivité exigée, dans un climat d'insécurité de l'emploi et de nécessité, pour les ouvrières, de subvenir aux besoins des leurs.

Organisation du travail, auto-organisation de l'ouvrière, organisation familiale, de même que les désirs, les amours, les repos que l'on s'autorise, semblent converger dans le sens de la maximisation de la disponibilité physique et mentale de l'ouvrière pour son travail – souvent de son propre chef. Est-ce à dire qu'elles sont elles-mêmes entièrement instrumentalisées, soumises corps et âme à la domination subie ? Non, certes non, nous nous en sommes longuement expliquée ailleurs (Borgeaud-Garciandía, 2009). Entre les dominations subies et les réponses subjectives que leur opposent les ouvrières, il n'y a point de correspondance immédiate. Même dans une situation à ce point contrainte, elles leur opposent obstinément un décalage qui sans cesse retravaille mais aussi menace les rapports de domination. Si cette dernière se reproduit effectivement, ce n'est pas sans effort et sans risque. Mais l'on ne peut pour autant mésestimer sa puissance et ses effets qui sont, jour après jour, au sein de la population ouvrière, de chaque foyer et de chaque vie intime saisis par les contraintes du travail à l'usine, dévastateurs. Et ce d'autant plus que, nous l'avons vu, ils ne s'arrêtent pas avec elles et contraignent, voire emportent dans leur élan les trajectoires de générations suivantes.

Ouvrages cités :

- Agurto, S. et Guido, A. (2004), « Nicaragua hacia los Guinness Record », *El Observador Económico*, 31 de marzo.
- Borgeaud-Garciandía, N. (2008), *Les sujets du labeur. Travail à l'usine, travail de soi et subjectivité des ouvrières et des ouvriers des maquilas du Nicaragua*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 (publiée et diffusée par l'Atelier National de Reproduction des Thèses de Lille).
- Borgeaud-Garciandía, N. (2009), *Dans les failles de la domination*, PUF, Paris.

- Borgeaud-Garciandía, N. (2010), « Entre construction juridique et discours dominant : les *maquilas* et le Nicaragua postrévolutionnaire », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, URL : <http://nuevomundo.revues.org/index58418.html>
- Cabanes, R. (2002), *Travail, Famille, Mondialisation*, Karthala, Paris.
- Castel, R. et Haroche, C. (2001), *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Fayard, Paris.
- Dejours, C. (1980), *Travail, usure mentale*, Le Centurion, Paris.
- Heinen J., Hirata H., Pfefferkorn R. (dir.), « Etat/ Famille/Travail : "Conciliation" ou Conflit ? », *Cahiers du genre*, n° 46, 2009.
- Hochschild, A.R. (2008), « Amor y oro », in : Hochschild, A.R., *La mercantilización de la vida íntima. Apuntes de la casa y el trabajo*, Katz editores, Madrid.
- Kaufmann, J.-C. (1996) (dir.), *Faire ou faire-faire ? Famille et services*, PUR, Rennes.
- Laé, J.-F. et Proth, B. (2002), « Les territoires de l'intimité, protection et sanction », in *Ethnologie française*, n° 2.
- Lautier, B. (2006), « Mondialisation, travail et genre : une dialectique qui s'épuise », in *Cahiers du Genre*, n°40.